CHD, Concert de l'Hostel-Dieu. L'autre Stabat Mater de Pergolesi

LYON, 16, 18 nov 2018. CONCERT DE L'HOSTEL DIEU / Stabat mater de PERGOLESI. Implanté au cœur de la métropole Lyonnaise, l'ensemble sur instruments anciens, fondé par **Franck-Emmanuel Comte** : le **Concert de l'Hostel-Dieu**, poursuit une brillante nouvelle saison à partir d'octobre 2018 : le premier programme « PLAY BACH » souligne la triple recherche du collectif : élargir les champs de création, défricher les partitions avec un regard neuf, réactualiser constamment le baroque comme s'il s'agissant d'un laboratoire propice à l'expérimentation et à l'invention. Et donc repenser et revivifier la forme du concert… Le spectateur est invité à participer à une aventure critique qui élargit répertoire et formes musicales, comme elle cherche aussi à réinventer l'expérience du spectacle, du concert, la place de l'auditeur. Le récent spectacle présenté aux Nuits de Fourvière, accord superlatif de la musique baroque (instrumentale et vocale) et de la danse contemporaine : « **Folia** » , montre combien il est crucial pour Franck-Emmanuel Comte d'échanger et de croiser les expériences et les disciplines pour faire émerger une aventure collective qui ne sacrifie rien à la poésie pure. LIRE notre compte rendu du spectacle LA FOLIA présenté aux Nuits de Fourvière en juin 2018.



Voici les premiers temps forts d'une saison particulièrement prometteuse et plurielle, emblématique d'un ensemble lyonnais qui sait ouvrir et régénérer l'expérience du Baroque aujourd'hui. **Play Bach, Stabat Mater, Marco Polo, Vivaldi reloaded…** autant de jalons d'un parcours singulier **d'octobre 2018 à juin 2019** qui régénère l'accès à la musique classique. La nouvelle

saison est intitulée « **ALCHIMIE** » : une déclaration d'intention car en définitive tout repose sur la conjonction d'éléments disparates, volatiles, ténus mais essentiels pour que se concrétise dans l'instant du concert, la poétique du partage et de la découverte. Tout est question d'alchimie…



Franck-Emmanuel Comte et les musiciens du **CONCERT DE L'HOSTEL DIEU** © Jean Combier

NOVEMBRE 2018
PERGOLESI : STABAT MATER
Version d’époque, inédite et lyonnaise



STABAT MATER … Le programme éclaire le travail spécifique de Franck Emmanuel Comte à partir **des archives de la Bibliothèque de Lyon**, dont un manuscrit retrouvé propose une version inédite du Stabat Mater de Pergolèse : son oeuvre ultime et son testament spirituel et musical puisque le jeune génie napolitain devait mourir quelques jours après avoir composé le Stabat. Le Concert de L’HOSTEL DIEU associe à la pièce de Pergolesi, des polyphonies traditionnelles et des tarentelles napolitaines, quelques

chansons (Donna Isabella, La Carpinese) pour une immersion dans l'univers de la Semaine Sainte à Naples. La version restaurée est celle pour 5 solistes, plus éloquente et théâtrale. Le disque de ce programme inédit est annoncé chez ICM records en octobre 2018.

L'autre Stabat Mater : le Stabat Mater de Pergolèse que révèle Franck Emmanuel Comte éclaire la riche et très intense activité des sociétés de musique à Lyon dès le XVIIIè, comme l'Académie du Concert, institution très ouverte à la mode italienne et donc napolitaine. Partition célébrée dès ses premières exécutions, le Stabat mater de Pergolèse est l'objet de toutes les convoitises et se trouve adapté selon les effectifs à disposition. La version de l'Académie du Concert est aujourd'hui déposée à la Bibliothèque municipale de Lyon. La partie de l'alto y est confiée à un baryton, et les séquences des fugues et du verset « O quam tristes », sont arrangés pour cinq voix. Le poème latin gagne une nouvelle ampleur, des couleurs inédites, propice à une célébration opératique de la déploration de la Vierge confrontée au sacrifice et à la mort de son Fils. Franck Emmanuel Comte n'en oublie pas pour autant ce qui relève d'un véritable voyage mystique, immersion dans le contexte culturel et traditionnel napolitain que Le Concert de l'Hostel Dieu connaît particulièrement pour avoir découvert nombre de manuscrits étonnants dans le Fonds de la Bibliothèque de Lyon. Réservations et infos

3 DATES

Vendredi 16 novembre 2018 : Conférence musicale à la

Bibliothèque municipale de Lyon (69)
Dimanche 18 novembre 2018 : Chapelle de l'Hôtel-Dieu à Lyon (69)
20 novembre 2018 : Saint John's Smith Square – Londres (RU)

DURÉE : 1h10 sans entracte

PROGRAMME

Giovanni Battista Pergolesi : Stabat Mater, version inédite issue d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque de Lyon. Polyphonies traditionnelles et tarentelles napolitaines.

DISTRIBUTION
Heather Newhouse, soprano
Anthea Pichanick, contralto
Sebastian Monti, ténor
Romain Bockler, baryton
Guillaume Olry, basse
Le Concert de l'Hostel Dieu
Franck-Emmanuel Comte, orgue et direction

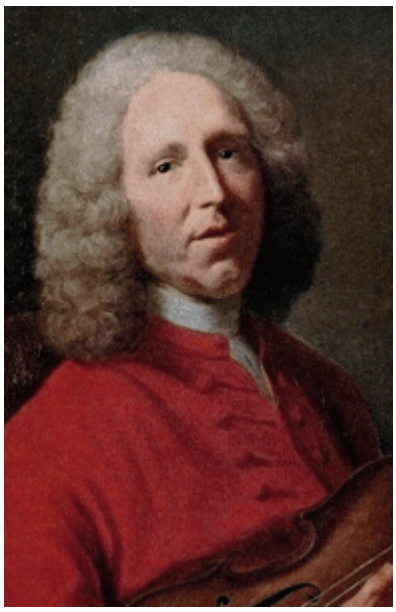
Le Stabat mater de Pergolesi… un mythe musical. Le Stabat Mater recueille les larmes de Marie au pied de la croix où son Fils a été sacrifié… Debout la mère / Stabat mater… « Debout la mère des douleurs pleurait tout auprès de la croix où son fils agonisait ; et son âme qui gémissait, pleine de deuil et de tristesse, par le glaive fut percée… »
Plainte dolente et fervente, le texte remonte au XVIè, ici mis en musique par deux compositeurs baroques napolitains. Alessandro Scarlatti (en 1724, honorant une commande de la confrérie des Chevaliers de la Vierge des douleurs), puis le

génial et mort trop tôt, Pergolesi, qui signe ainsi son testament artistique. L'inspiration est hautement spirituelle voire mystique, inspiré par la souffrance d'une mère, recueillant le corps torturé de son fils…
La partition de Scarlatti sera ainsi chanté chaque Vendredi Saint, jusqu'en 1736 à Naples selon le voeu des Chevaliers ; lesquels ensuite, désirant un opus plus moderne, passent commande au cadet de Scarlatti, le jeune et déjà génial Pergolesi qui n'a que 26 ans. Avant de mourir, deux mois après cette commande, à cause de la Tuberculose, le jeune napolitain livre un chef d'oeuvre pour deux voix solistes et continuo. Après avoir composé son Stabat, Pergolesi se retire au couvent des Capucines de Puzzuoli.

L'Orchestre National de Lille à l'époque des Lumières

LILLE, ONL : Mozart, Boieldieu, les 24, 25 oct 2018. L'Orchestre National de Lille retrouve le chef Jan Willem de Vriend (l'un des 3 chefs associés étroitement à la vie de l'Orchestre à chaque saison) dans un cycle éclectique qui s'intéresse aux écritures concertantes et déjà symphoniques de **Bach, Boieldieu, Mozart et surtout Rameau…** Pleine immersion dans le bain bouillonnant des **Lumières**, quand le XVIIIè façonne à sa manière l'évolution de l'écriture pour les instruments.
Outre le Concerto pour harpe de Boieldieu (écrit à Paris en 1801, dans le style viennois, associant virtuosité et raffinement), rareté d'une exceptionnelle élégance, l'ONL met en lumière le feu mozartien et la sensibilité coloriste d'un

Rameau décidément très moderne dans son approche et sa conception de l'écriture instrumentale. Les révélations de ce programme sont prometteuses. C'est un volet primordial aux côtés des concerts du répertoire, présentant les œuvres mieux connues des XIXè et XXè siècles.



RAMEAU / MOZART : L'EQUATION MAGICIENNE. Quelle belle idée de mettre en perspective dans le cadre d'un seul concert, Rameau et Mozart. Le premier apporte toutes les idées et les couleurs en une écriture qui célèbre le génie de la musique pure ; dans son dernier opéra Les Boréades (qu'il ne verra jamais représenté car les répétitions sont annulées au moment de sa mort, le 12 septembre 1764), Rameau « ose » un orchestre somptueux, d'un chromatisme nouveau dont le colorisme et cette sensibilité nouvelle au paysage atmosphérique annonce l'impressionnisme de Debussy. Rien de moins. C'est dire le champs expressifs qui s'offre ainsi au travail des instrumentistes de l'orchestre.

Dans **Les Boréades**, Rameau imagine les saisons (tempêtes, souffle des vents du nord, incarnés par le dieu aérien Borée et ses fils), mais aussi prend clairement partie pour les prisonniers et les esclaves torturés (en une scène de torture d'une violence inouïe, où la reine de Bactriane Alphise est malmenée par Borée et ses fils, Borilée et Calisis, à l'acte V…). Dans ses Suites de danses, qui apportent la respiration nécessaire pour équilibrer l'architecture de l'opéra, riche en rebondissements et épreuves diverses, Rameau invente véritablement l'autonomie de l'orchestre dans le flux de l'opéra : la tempête de l'acte III, qui exprime alors la colère de Borée (lequel enlève Alphise), le paysage dévasté qui s'en suit (début de l'acte IV) indique l'essor poétique de l'orchestre, véritable acteur du drame, qui permet aussi un parallèle éloquent entre l'état de la nature et l'état

intérieur et psychique du héros qui est alors en scène (au début du IV, c'est Abaris, aimé d'Alpise qui paraît, démuni, inquiet car il ne voit plus celle qu'il aime et qu'a kidnappé Borée et sa clique de vents haineux)…

En homme des Lumières, Rameau annonce l'engagement des hommes de bonne volonté et aussi ce mouvement de la sensibilité qui s'intéresse aux modulations de la Nature, en son éternel et cyclique éternité. Le défi pour un orchestre d'instruments modernes est de retrouver le style baroque déjà préclassique et préromantique (résolution des ornements, tenue d'archet, ligne mélodique à partir des temps forts et secondaires, …). L'expérience du chef est ici primordiale pour réussir ce défi de la pratique historiquement informée, qui inféode la technicité à la juste expression.



Rare les programmes qui ont l'audace de la mise en perspective, remontant jusqu'au XVIIIè, à la (re)découverte des compositeurs dont le langage a façonné aussi l'histoire de l'écriture orchestrale. Ainsi ce concert, exaltant les écritures de JS BACH, **BOIELDIEU**, MOZART et RAMEAU, rend -t-il hommage à cette période souvent boudée, où s'est construit l'essor symphonique, préparant aux grandes œuvres du plein XIXè. De sorte que l'on comprend comment tout est né, dans la 2è moitié du XVIIIè, le siècle des Lumières. Le cas de Boieldieu est emblématique de ces auteurs méconnus, oubliés, et pourtant majeurs à leur époque : bravant les aléas politiques de son époque (né sous l'Ancien Régime, vivant sous la Terreur, célébré durant le Consulat et l'Empire, puis estimé des Bourbons, enfin ruiné par la Révolution de Juillet 1830), Boieldieu illumine cependant le genre opéra dans les trois premières décennies du XIXè, c'es à dire quand perce le génie de Rossini (Le Calife de Bagdad créé en 1800, La Dame blanche de 1825… les chercheurs et producteurs seraient donc

inspirés de se pencher enfin sur son cas : un pur tempérament imaginatif, dont le génie éclectique, synthétique mêle premier classicisme, romantisme, héritage de Gluck et concurrence des italiens dont Rossini évidemment)…

Orchestre National de Lille
Programme L'Europe des Lumières
Mercredi 24 oct 2018, 20h
Jeudi 25 oct 2018, 20h
LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle



RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/leurope-des-lumieres/

BACH
Suite pour orchestre n°3

BOIELDIEU
Concerto pour harpe et orchestre

MOZART
Symphonie n° 35, Haffner

RAMEAU
Les Boréades, suite

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
JAN WILLEM DE VRIEND, direction musicale
XAVIER DE MAISTRE, harpe

MOZART : Symphonie n°35, « Haffner ». D’une durée légèrement supérieure à … 20 mn, selon les interprétations et leurs conceptions du tempo, la Symphonie Haffner de Mozart est écrite en juillet 1782, à Vienne, où Wolfgang vient de faire représenter l’Enlèvement au sérail, d’une violence et d’une exaltation émotionnelle inouïe. Il s’agissait alors de célébrer l’anoblissement de Siegmund Haffner qui avait demandé 6 ans auparavant à Mozart (1776) à Salzbourg, une sérénade pour le mariage de sa fille Elisabeth. Malgré une surcharge de travail, Wolfgang à Vienne livre le 3 août 1782 sa nouvelle symphonie ; c’est la capacité d’un nouvel époux, car il vient de se marier, 3 jours auparavant. Dans son plan en quatre parties, Mozart voit grand. Il joint en plus la marche en ré majeur k 408.
Le premier Allegro (con spirito) redouble d’énergie voire de frénésie exaspérée, tempérées ou plutôt canalisées par une ritournelle finale qui rappelle JS BACH que Mozart vient alors de découvrir et d’étudier minutieusement.
L’Andante qui suit, apporte réconfort et sérénité d’une sérénade toute imprégnée de calme plénitude dans l’esprit de la musique de chambre.
Le Menuetto à 3/4 indique une extension nouvelle, d’une solidité inédite qui montre le soin de Mozart pour cet épisode purement rythmique qui apporte lui aussi dans la succession des caractérisations symphoniques, une détente faite élégance et expressivité.
Enfin, le Finale (presto, à 2/2), cultive lui aussi l’énergie jaillissante avec une claire référence à l’air du chef des

esclaves Osmin dans l'Enlèvement au sérail (O wie will ich triumphieren : air de victoire des esclavagistes et des tyrans…). Selon Mozart lui-même, il convient de jouer aussi vite que possible ce dernier mouvement, comme le premier Allegro doit être aborder avec tout le feu nécessaire. De toute évidence, le brio, la légèreté embrase le tissu orchestral, fait de changements de modulations, d'harmonies et de rythmes changeants et rapides. Le feu dont parle Mozart affirme ici un grand tempérament symphonique, et l'une des grandes symphonies viennoises de Wolfgang.

POITIERS, TAP. Concert WAGNER et BRUCKNER



POITIERS, TAP. Mer 14 nov 2018. Wagner, Bruckner. Soirée symphonique, germanique et romantique au TAP de Poitiers, grâce à la force de persuasion de l'Orchestre des Champs Elysées, phalange en résidence au sein du théâtre poitevin, comprenant un auditorium aux qualités acoustiques exceptionnels, à notre avis pas assez reconnues. A 20h30, récital lyrique et symphonique. Cycle de lieder avec orchestre pour soprano tout d'abord où la cantatrice, experte en mélodies françaises, **Véronique Gens**, chante le cycle des

Wesendonck-Lieder que **Richard Wagner** dédia à sa passion pour son hôtesse et protectrice en Suisse, Mathilde Wesendock (laquelle a écrit aussi les poèmes du cycle). Idylle consommée ou non, il nous reste plusieurs chants embrasés, où s'accomplissent l'enchantement et l'extase amoureuse, dont la mélodie de Tristan (celle de la nuit d'amour de l'acte II). D'une irrésistible langueur enivrée.

concert voix et orchestre au TAP de POITIERS

Romantisme lyrique et symphonique



Puis l'Orchestre des Champs-Elysées interprète le massif brucknérien qui doit tant à … Wagner. **Bruckner** vouant une admiration sans borne pour le Maître de Bayreuth. Poitiers affiche la Symphonie n°4 de Bruckner, dite « Romantique » avec ses claires références au monde chevaleresque médiéval, …(tristanesque ?) … « Ville médiévale, chevaliers se lançant au-dehors sur de fiers chevaux, Amour repoussé, et même Danse pour le repas de chasse ».… Philippe Herreweghe aborde la symphonie avec une clarté détaillée et un sens de l'analyse qui restitue le relief de l'architecture et l'acuité des timbres instrumentaux, ce dans un format et des équilibres sonores affinés, comme le permet très justement la spécificité des instruments d'époque.

Dite "Romantique", la Quatrième ouvre le cycle des Symphonies brucknériennes "en majeur". Il existe trois versions connues,

validées par l'auteur. Bruckner compose la partition originale de janvier à novembre 1874 et la dédie au Prince Constantin Hohenlohe, espérant une protection. La période est difficile pour le musicien qui n'a presque plus rien pour vivre. L'oeuvre ne sera révélée au concert que dans sa version originelle éditée par Nowak… en 1975! En 1878, Bruckner reprenait les deux premiers mouvements, puis en 1880, réécrivait le finale. C'est cette dernière version, la troisième, qui fut créée à Vienne, le 20 février 1881 sous la direction de Hans Richter. Le compositeur cite Parsifal de Wagner et l'instrumentation de son cher modèle…
…
Gestion des cuivres (souvent colossaux), rondeur chantante des bois, mer et houle des cordes… comment le chef saura-t-il piloter le langage brucknérien ? Il est aussi question de souffle majestueux et de grandeur, comme de mysticisme car Bruckner était habité par l'idéal chrétien, étant très croyant. **Réponse ce 14 nov 2018 dans le superbe auditorium du TAP de Poitiers.**

Programme

> **Richard Wagner** : Wesendonck-Lieder
> **Anton Bruckner** : Symphonie n° 4 en mi bémol majeur « Romantique »

ORCHESTRE DES CHAMPS ELYSEES
Philippe Herreweghe, direction
Véronique Gens, soprano



POITIERS, TAP.
Mercredi 14 novembre 2018, 20h30
RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.tap-poitiers.com/spectacle/bruckner-wagner/

1h40, avec entracte

Compte-rendu, récital. Dijon, le 10 oct 2018. BALAKIREV, RACHMANINOV, SCRIABINE, B Berezovsky

Compte rendu, récital. Dijon, Opéra, Auditorium, le 10 octobre 2018. BALAKIREV / LIADOV / RACHMANINOV / SCRIABINE, Boris Berezovsky, piano… Entre Athènes et Tel-Aviv, **Boris Berezovsky** se pose à Dijon, pour un programme rare s'il en est, dont l'influence de Chopin et de Liszt sur le piano russe est le fil conducteur. L'élève d'Elisso Virsaladze au Conservatoire de Moscou, lauréat du concours Tchaïkovsky de 1990,est un immense pianiste. Il fait partie du gotha mondial de son instrument, et chacune de ses apparition constitue un événement. Le public ne s'y est pas trompé, rassemblant la foule des grands soirs, et aura été comblé par un interprète plus engagé que jamais.

En Russie, autour de 1900



La banquette très haute, son imposante stature domine le clavier du Steinway. Si son assurance sera vérifiable (il prend la parole, en français, à deux reprises), son pas a été rapide pour le conduire au Steinway, comme un naufragé se raccrochant à un radeau. Sans reprendre son souffle ou devoir se concentrer, il enchaîne quatre pièces de Balakirev avant le célèbre Islamey. Même si le compositeur fut le chef spirituel du Groupe des Cinq, revendiquant toute sa place à la musique de son pays, les mazurkas, le nocturne et le scherzo écoutés se situent avant tout dans le droit fil de Chopin. C'est dans Islamey, célèbre à juste titre, que le compositeur affirme son originalité dans un langage post-lisztéen. Prodigieuse pièce de concert, frémissante, lyrique, animée d'une rage féroce, accordant une large place aux variations sur des thèmes issus des cultures du Caucase, aux limites des possibilités digitales, **Boris Berezovsky** nous en offre une mémorable interprétation, où la délicatesse arachnéenne des arpèges dans l'aigu succède aux variations plus exigeantes les unes que les autres. Le visage impassible, totalement concentré sur son jeu, épongeant discrètement sa transpiration dès qu'une main le lui permet, c'est une extraordinaire démonstration de la plus haute virtuosité, à l'état pur. Car jamais le pianiste ne pose ou ne sollicite les acclamations. Celles-ci semblent même l'indisposer, le faire fuir : il y met un terme rapide en se remettant au clavier, sans plus attendre. De l'oeuvre pianistique d'Anatole Liadov on n'entend plus grand chose, si ce n'est « la tabatière à musique » en guise de bis. De petites dimensions, mais écrites avec un goût et une distinction sûrs, d'une réelle richesse harmonique, la

barcarolle, op.44, la mazurka op.57 n°3 et quatre préludes nous invitent à la découverte d'une œuvre peu fréquente tant au concert qu'à l'enregistrement. Manifestement, l'admiration que lui portait Stravinsky était fondée sur quelque chose qui dépassait la simple empathie.
La seconde partie du programme sort également des sentiers battus. De Rachmaninov nous découvrons les cinq derniers de ses six moments musicaux. D'une virtuosité transcendante, rien ne les lie à ceux de Schubert, écoutés il y a peu par Andreas Staier : c'est une sorte de résumé de l'art du compositeur, exigeant une main gauche d'acier comme les touchers les plus variés, avec de grands traits chromatiques, des ostinati, des batteries et des arpèges, où le piano se fait impérieux, souverain comme poétique et lyrique. Scriabine, incontournable dans l'ancien empire soviétique, n'a pas été laissé au bord du chemin, comme le programme publié initialement le faisait regretter. Deux études et l'extraordinaire et monumentale cinquième sonate viendront couronner ce récital, avant que trois bis soient offerts par le pianiste, ruisselant et heureux, à un public fasciné par les moyens et l'expression dont il fait preuve. L'épanchement, le lyrisme, mais aussi la puissance, à la limite du pathos et de l'emphase, sont servis par une technique prodigieuse, parfaitement appropriée à ce répertoire le plus exigeant.

_____

Compte-rendu, récital. Dijon, Opéra, Auditorium, le 10 octobre 2018. BALAKIREV/LIADOV/RACHMANINOV/SCRIABINE, Boris Berezovsky. Crédit photographique © DR

Compte rendu, opéra. Luxembourg, le 12 oct 2018. Verdi : La Traviata. Teodor Currentzis / Robert Wilson

Compte rendu, opéra. Luxembourg, Grand-Théâtre de la Ville de Luxembourg, le 12 octobre 2018. Giuseppe Verdi : La Traviata. Teodor Currentzis / Robert Wilson



Etrange chef, toujours surprenant, déroutant par ses approches singulières, **Teodor Currentzis** prend cette saison la direction du nouvel orchestre de la SWR. Ce soir, c'est celui qu'il a fondé à Novossibirsk, puis entraîné à Perm – dont il dirige l'opéra – qu'il conduit. L'adagio vaporeux qui ouvre l'opéra, retenu à souhait, est à la limite de l'audible, Le premier thème, au pathos souligné, voire outré dans l'appui du rythme par les basses, contraste avec le galop, molto vivace du second. La lecture scrupuleuse de Teodor Currentzis rompt avec les fausses traditions et rend sa vitalité dramatique à l'ouvrage, ce qui paraît d'autant mieux venu que son illustration scénique en est totalement dépourvue. Tendre, dramatique, toujours ductile et clair, avec de splendides solistes (le hautbois, la flûte etc.) l'orchestre adhère totalement à la direction expressive de son chef. A plus d'un moment, les contrastes accentués d'intensité, de tempo, la dynamique extraordinaire qu'il imprime font penser à une musique de film.

Le projet de Bob Wilson remonte à 1993 : après avoir vu sa Madama Butterfly, Gérard Mortier avait demandé au metteur en scène de préparer une Traviata. Il lui aura fallu rencontrer

Teodor Currentzis pour que le projet se réalise, à Linz, il y a trois ans, puis à Perm.

Jeux de mains, jeux de vilains



Inchangée depuis des décennies, la grammaire des conventions de Bob Wilson est connue. Cette Traviata n'échappe pas à la règle, stylisée, épurée, débarrassée de toute référence anecdotique au Paris mondain de la Restauration. Commune aux mises en scènes de l'Américain, la gestique imposée à tous, y compris Violetta, aurait convenu pour que Coppélia, la poupée aux yeux d'émail, chante « *les oiseaux sous la charmille* »… Nul besoin d'acteurs pour **Bob Wilson**, des paraplégiques font l'affaire, sauf pour les choristes-figurants bondissants et Annina trottinante. Ici, en dehors du début de l'acte III, où l'immobilité de la mourante est naturelle, l'étrangeté constante des postures, où seuls les bras et la tête des chanteurs sont animés, nous entraîne dans une dimension onirique. Le statisme ne leur laisse que leur expression vocale, puisque les gestes codifiés, totalement impersonnels, individuels ou collectifs, minimalistes, relèvent d'une

grammaire scolaire. Les déplacements sont le plus souvent lents, de prêtres durant la célébration d'un office. Y échappent le trottinement d'Annina et les bonds des hommes durant le bal.

Musique et lumières sont associées en permanence. Si beaux soient les éclairages, leur pléonasme avec la musique, qu'ils doublent ou soulignent, gêne et contredit les intentions affichées par Wilson. **Le résultat est toujours d'une réelle séduction esthétique**, mais sent bien vite le procédé dans son caractère systématique. Les fonds de scène, où la lumière stratifiée semble perçue en haute altitude au travers d'un hublot, font partie de la panoplie de Wilson. Les effets de contre-jour, les tons le plus souvent estompés, ces silhouettes qui se découpent en arrière-plan séduisent toujours, mais ne font pas une action. Les costumes, même immobiles, apportent une touche esthétique bienvenue, les robes XIXe siècle des femmes tout particulièrement. Quant aux structures indéfinissables, abstraites, qui évoluent depuis les cintres ou au sol, leur intérêt est purement esthétique, même si le metteur en scène parle de symbolisme. Comment ne pas faire le lien avec la lanterne magique, ou le théâtre d'ombres de Georges Fragerolle et de son scénographe Henri Rivière, tous deux un peu oubliés ? La parenté semble évidente, le figuralisme en moins. Les scènes s'y enchaînent à l'identique, composant de beaux tableaux, dont les acteurs (passeurs conviendrait mieux) sont figés dans des attitudes hiératiques, le visage aussi inexpressif que s'ils portaient un masque du théâtre nô.



N’était son italien, aux accents d’Europe orientale, Violetta est extraordinaire. Un peu en retrait au premier acte, la voix de **Nadeja Pavola** s’épanouira progressivement pour atteindre des sommets au dernier. Puissante, mais montant avec aisance et légèreté au contre-ré dans les nuances les plus subtiles, d’une virtuosité à couper le souffle, sans ostentation aucune, le seul pouvoir de sa voix nous émeut, à chaque intervention, et plus particulièrement durant tout ce dernier acte, sur lequel plane la mort et la rédemption. Alfredo, **Airam Hernandez**, se distingue par l’aisance de la projection, la beauté du timbre, et la sûreté du chant. Nous tenons là un grand ténor verdien. Nous n’en dirons pas autant de Germont, chanté par **Dimitris Tiliakos**. Ce soir la voix paraît grise, sans ligne ni noblesse, le soufle court. Oublions. Aucun des chanteurs des rôles secondaires ne déçoit, l’équipe est homogène et totalement soumise à la direction exigeante de **Teodor Currentzis**. Tout juste pourrait-on obtenir une meilleure expression italienne, ce qui s’applique également au

chœur.
Les longues ovations d'un public enthousiaste qui se lève comme un seul homme pour saluer cette production témoignent de l'efficacité et de la réussite d'une singulière réalisation.

_____

_____

Compte rendu, opéra. Luxembourg, Grand-Théâtre de la Ville de Luxembourg, le 12 octobre 2018. Giuseppe Verdi : La Traviata. Teodor Currentzis / Robert Wilson

---

CD événement, annonce. MOZART : Symphonies n°39, 40 et 41 (« Jupiter ») / Appassionato. Mathieu Herzog, direction (1 cd NAIVE)



CD événement, annonce. MOZART : Symphonies n°39, 40 et 41 (« Jupiter ») / Appassionato. Mathieu Herzog, direction (1 cd NAIVE / parution : 2 novembre 2018). Inattendu et plus que convaincant : jubilatoire ! En ces temps de disettes miraculeuses, quand nous désespérions d'écouter enfin un chef ou un ensemble dignes des pionniers baroqueux, mordant, percutant, surtout poétiquement juste et audacieux, voici, de surcroît chez Mozart, (et le

plus difficile, … celui que l'on croit connaître) un maestro au tempérament exceptionnel, **Mathieu Herzog**, chambriste avéré et baguette ciselée, qui ici nous dévoile avec son ensemble « **Appassionato** » (le bien nommé), une lecture rafraîchissante et très fouillée, des **3 dernières symphonies du divin Mozart (soit les n°39, 40 et 41 « Jupiter »** ; un « oratorio instrumental », selon le dernier Harnoncourt, qui aura laissé le concernant un véritable testament artistique / LIRE notre critique développée Mozart par Harnoncourt, 2012) ; avec les instrumentistes d'Appassionato, Mathieu HERZOG nous propose une approche totalement irrésistible, pleine de feu, de verve, d'audace, juste et renouvelée. Bravo maestro HERZOG.

_____

_____

Grande critique à venir, dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS, avec un probable « CLIC » de CLASSIQUENEWS, le jour de la sortie du cd, le 2 novembre 2018.



Illustrations : Mathieu Herzog © Remi Rière / Appassionato

CD, critique. WIDMANN : ARCH (Nagano, 2017 2 cd ECM New Series)



CD, critique. WIDMANN : ARCH (Nagano, 2017 2 cd ECM New Series). HAMBOURG janvier 2017. Après Rihm (créé par le NDR Elbphilharmonie Orchester), Widmann propose en janvier 2017, sa nouvelle oeuvre, un oratorio monumental pour inaugurer la Philharmonie de l'Elbe / Elbphilharmonie, salle de concert au profil design qui souhaite être à la pointe de l'innovation musicale. Ainsi « Arche », nouvelle partition a été créée en janvier 2016 : Kent Nagano (ordinairement pilote du Symphonique de Montréal) conduit pour se faire l'orchestre local en Allemagne (et en résidence dans l'institution), le Philharmonisches Staatsorchester Hamburg, pour la création de la pièce qu'il a commandée : oratorio en grand format pour soli, 3 choeurs, choeurs d'enfants et (très) grand orchestre (avec orgue) : soit 300 participants.
Réponse contemporaine aux Gurrelieder de Schoenberg, ou mieux à la 8ème Symphonie de Mahler (dite «Symphonie des Mille »), Arche assume son gigantisme (avec effet de lumière pour ceux qui ont assisté à la pièce, en particulier pour le Fiat Lux),

et aussi sa signification par référence à l'Ancien Testament : le vaisseau de Noé indique un nouveau « commencement », point de départ de la Philharmonie de l'Elbe elle-même. D'autant que l'architecture du bâtiment cite elle, une proue de bateau.
La pièce compte 5 épisodes : Fiat lux, le Déluge, l'Amour, Dies Irae, Dona nobis pacem avec citations et références à Michel-Ange, Heine, Schiller. Musicalement, c'est une mosaïque de parodies, reprenant les mélodies de Boradway, surtout la Fantaisie pour piano chœur et orchestre op.80 de Beethoven, repères facilement compréhensible par la public. Le principe est facile mais fonctionne. Chacun s'amuse ici à reconnaître l'oeuvre citée.
Les solistes défendent avec engagement une partition pléthorique et grandiloquente on l'a compris : la soprano Marlis Petersen se distingue par son chant assuré, déclamatoire, emphatique; le baryton Thomas E.Bauer paraît parfois serré, « petit »; à leur côté, les enfants semblent plus à leur aise (en voix parlées ou chantées). Le texte glouton comme la mise en musique, cite une foi triomphante en l'homme… une autoconfiance dans une monde globalisé et interdépendant, de moins moins sensible à son salut collectif. Cette oeuvre qui proclame la foi en internet et dans les réunions politiques internationales type G8 ou G7 montre surtout les limites d'une humanité qui doute profondément d'elle-même et se bloque dans sa capacité à assurer son futur. Il est bien dommage que le texte ne soit pas à la mesure de l'enjeu : aucune référence au dérèglement climatique, à l'agonie des espèces animales, bientôt des espèces végétales et des arbres… avant l'espèce humaine. Un texte engagé, plus directement connecté avec la réalité de la planète aurait eu infiniment plus d'impact.
Widman de son côté, déploie une musique habile car théâtrale et rythmique, contrastée et caractérisée. Jamais ennuyeuse, mais pas troublante non plus. Mahler savait autrement porter, conduire, exalter, sublimer, transfigurer collectivement. Et toucher malgré le nombre et l'effectif. Jörg Widmann se borne à une démonstration virtuose qui peine à dépasser son ampleur,

sa démesure, …. osons dire une vacuité spectaculaire bien dans l'ère du temps.



Californien analytique, Nagano détaille, comme à son habitude, souligne même la finesse d'une orchestration plutôt fouillée : mais dont le sens manque de profondeur réelle. Cette gravité parfois prenante résonne vainement, dépourvue d'un vrai texte de prise de conscience sur notre monde et le désarroi des sociétés modernes. Pléthorique, gigantesque, la partition manque à notre avis son but car ne dénonce rien, dans notre monde proche de l'apocalypse.

CD, critique. Jörg Widmann : Arche, oratorio créé à Hambourg en janvier 2017 – 2 cd ECM New Series 4817007

Marlis Petersen, soprano / Thomas E.Bauer, baryton
Knabensopran: Soliste du chœur d'enfants de la Chorakademie Dortmund / Récitant (enfant): Antonius Hentschel / Récitante

(enfant): Jonna Plate / Orgue: Iveta Apkalna
Hamburger Alsterspatzen (Chef de chœur: Jürgen Luhn)
Audi Jugendchorakademie (Chef de chœur: Martin Steidler)
Chor der Hamburgischen Staatsoper (Chef de chœur: Eberhard Friedrich)
Philharmonisches Staatsorchester Hamburg
Direction musicale: Kent Nagano

Programme de l'oratorio ARCHE :

CD 1
1 FIAT LUX / ES WERDE LICHT – 18:58
2 SINTFLUT – 29:03
3 DIE LIEBE – 26:55

CD 2
1 DIES IRAE – 16:52
2 DONA NOBIS PACEM – 09:16

ERSTEIN : Piano au Musée WÜRTH



ERSTEIN, Piano au Musée WÜRTH : 9-18 nov 2018. Le Musée Würth à Erstein, près de Strasbourg n'est pas seulement l'une des plus intéressantes collection d'art contemporain entre France et Allemagne ; c'est aussi un écrin pour les concerts et les événements interdisciplinaires, comme en témoigne **le**

festival Piano au Musée Würth, du 9 au 18 novembre prochains. La (déjà) 3è édition met à l'honneur la notion de « générations d'interprètes » : ainsi **les élèves du Conservatoire de Strasbourg** (le 10 nov, 17 et 18h) et **de l'École Municipale de Musique d'Erstein** paraissent (le 15 nov, 20h et 21h) aux côtés de **Philippe Entremont** (concert de clôture, le 18 nov, 20h), lui-même élève de Marguerite Long qui collabora avec les grands musiciens et compositeurs du XXe siècle tels Stravinsky, Bernstein, Milhaud, Stokowski… De filiations en transmissions s'écoule une même passion pour le clavier et l'idée d'une musique totale, source de partage, de dépassement, d'enchantement.

Jean-Marc Luisada, Marie-Josèphe Jude, Philippe entremont, André Manoukian, Philippe Kantorow…

Festival de Piano au musée WÜRTH d'ERSTEIN

Au Musée Würth, le piano est mis en scène sous toutes les formes : récital chambriste (Luisada joue Schumann, soirée d'ouverture le 9 nov, 20h), symphonique, ou en dialogue avec le jazz (**Trio Pierre de Bethmann**, le 14 nov, 20h) et aussi le cinéma (cf la soirée de « **cinépiano, mon amour** », concoctée par **Jean-Marc Luisada**, le 10 nov, 20h, lequel en cinéphile passionné, accompagne et commente La Valse dans l'ombre, chef d'oeuvre du cinéma hollywoodien des années 40.

Anniversaires obligent, le même Jean-Marc Luisada et sa consœur, **Marie-Josèphe Jude** (16 nov, 20h) célèbrent le 350e anniversaire de la naissance de **François Couperin**, et le centenaire de la mort de **Claude Debussy**, deux immenses génies

de la couleur et de l’évocation.

Même esprit d’ouverture avec une journée spéciale en compagnie d’**André Manoukian** (17 nov : 17h, 18h, 20h), pianiste compositeur qui, avec son album Apatride, explore de nouvelles contrées proches de ses origines arméniennes. sans oublier le jeune public.

Les familles (re)découvrent **l’Histoire de Babar de Poulenc** et quelques **fables de Jean de La Fontaine** contées par Jean Lorrain et Inga Katzantseva (18 nov, 11h).

Curiosité et anticipation grâce au **Quatuor Florestan** qui joue Maurice Journeau, décédé en 1999. « Un compositeur français et une oeuvre à découvrir avec sa fille, **Chantal Virlet-Journeau** » (le 18 nov).

JEUNES TALENTS… Comme Schumann a su discerner le génie du jeune Brahms, quand celui ci était encore inconnu, Piano au Musée Würth, souhaite accompagner l’émergence des jeunes tempéraments en herbe, professionnels attachants qui méritent un tremplin suplémentaire. Ainsi en novembre 2018, sont présents dans la programmation, les nouveaux grands pianistes de demain : **Alexandre Kantorow** (11 nov, 15h), Emmanuel Coppey, Guillaume Bellom, Maria Kustas, les étudiants de la Haute École des Arts du Rhin… et Charlotte Juillard convie ses amis Jonas Vitaud et Sébastien van Kuijk (11 nov).
Le festival défend aussi la diffusion de compositeurs injustement méconnus, ainsi le déjà cité, **Maurice Journeau**, ou encore **Reynaldo Hahn**, **Alberto Ginastera**, **Nino Rot**a. De quoi associer la découverte de nouveaux interprètes et celle d’auteurs trop peu connus… une équation prometteuse.



A NOTER. La radio ACCENT 4 diffuse deux Opus Piano au Musée Würth en direct les 11 et 18 novembre 2018.

BRUNCH. Les 11 et 18 nov, 12h : brunch entre deux concerts, permettant la dégustation de produits locaux

---

TOUTES LES INFOS, le détail de chaque concert, les dates et les horaires, les réservations et renseignements pratiques sur **le site du Musée Würth à Erstein / Festival PIANO au Musée WÜRTH : 9 – 18 nov 2018**

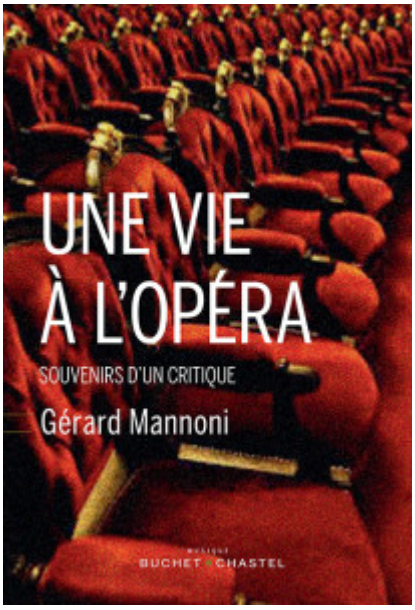
https://www.musee-wurth.fr/activites-evenements/piano-au-musee-wurth/

LIRE aussi notre **entretien avec Olivier EROUART, directeur artistique du festival PIANO AU MUSEE WÜRTH**. Présentation et fonctionnement de l'édition 2018…



Entretien avec Olivier Erouart, directeur artistique du Festival Piano au Musée Würth. Présentation de l'édition 2018 du **festival de piano au Musée Würth**, à **Erstein** près de Strasbourg. Etabli dans le musée Würth, qui met à disposition son auditorium (220 places / et son piano de concert…), le Festival affirme une identité artistique forte, qui prend en compte les spécificités du lieu où il se déroule (les collections de peinture dont le musée est l'écrin…), et aussi les évolutions artistiques du piano actuel. Eclectique, inovant, expérimental aussi, le cycle musical proposé est l'un de splus complets actuellement, Rencontre et explication avec **Olivier Erouart, directeur artistique du Festival…**

Livre, critique. Gérard Mannoni : Une vie à l’opéra, souvenirs d’un critique (éditions Buchet-Chastel)



Livre, critique. Gérard Mannoni : Une vie à l’opéra, souvenirs d’un critique (éditions Buchet-Chastel). L’auteur rend compte de ses reportages, et sujets traités au fur et à mesure d’une carrière déroulée au contact des artistes à l’affiche, **depuis le milieu des années 1940, jusqu’au début des années 2000** (terminant l’énoncé d’une vie bien artistiquement bien remplie à Tokyo et en évoquant à ses débuts alors, le phénomène **Jonas Kaufmann**)… ce sont les souvenirs d’un critique et envoyé spécial, salarié par divers medias de la presse écrite spécialisée (ou pas) pour couvrir les événements lyriques d’alors; au fil des pages (plus de 250 au total), se précisent dans les replis de la mémoire et après l’écoute de bandes d’entretiens enregistrés, conservées in extremis dans sa maison de campagne-, la personnalité des interprètes, surtout chanteurs d’opéra, qui pour certains, sont devenus des amis.

Gérard Mannoni raconte l’opéra du XXè Petites et grandes histoires de la lyricosphère

La sphère opératique se dévoile dans la diversité des corps de métiers engagés ; à travers surtout la vie en coulisses, préparation et répétitions, petites histoires et anecdotes qui s’inscrivent dans une mémoire saturée d’instants surtout mondains, parfois magiciens. La galerie de portraits est digne d’un roman picaresque tant les profils et les comportements sont variés ; tous révélateurs d’une réalité : la personnalité humaine contredit parfois l’impression entretenue par la personnalité artistique. Voyez par exemple la froideur distante d’une Schwarzkopf – hautaine et se rendant inaccessible – comme une divinité allemande ; tout l’inverse d’une **Montserrat Caballé**, autrement plus chaleureuse et simple, à un même niveau artistique : d’ailleurs, le portrait de la diva catalane pourrait être un hommage parfait depuis sa disparition le 6 octobre dernier (p 25).

Ainsi s’égrènent les petites histoires du milieu lyrique (et aussi chorégraphique, car l’auteur a suivi de nombreux ballets à l’Opéra de Paris). Maurice Béjart, Yvette Chauviré, Balanchine, Barychnikov, Cuevas et ses ballets ou Serge Lifar… alimentent la chronique des danseurs et des chorégraphes. Un milieu à peine moins croustillant.
Mais l’auteur maîtrise son sujet : l’art de la narration et des évocations calibrées, demeurent parfaitement rythmé. Le journaliste connaît bien son métier. Toujours il raconte une

histoire et à travers, décrit une situation qui en dit long sur ses acteurs… On le suit ainsi à Bayreuth, à l'époque de Wieland Wagner à la fin des années 1950, quand la Colline verte savait encore produire de superbes productions en particulier sur le plan vocal (Birgit Nilsson, Elisabeth Grümmer, Astrid Varnay,…) ; à Paris en 1958, pour le gala donné à l'Opéra par Maria Callas la Divine, alors au sommet d'une carrière surmédiatisée ; passent les divas devenues légendaires telles Tebaldi, Galina Vichnevskaia (qui habitait un superbe appartement parisien avec son époux Rostropovitch…) ; Régine Crespin, Germaine Lubin, la diva nazillarde ; et même une certaine Suzy Lefort, belle sœur du directeur de festival (Aix), Bernard : une dévoreuse délurée, tout à fait emblématique d'un certain milieu parisien tout à fait artificiel et sophistiqué pour lequel l'opéra est avant tout un faire valoir… mondain et politique. On sent alors une certaine émotion nostalgique à l'évocation de dîners d'après-première à l'Espace Cardin à Paris, où étaient présents Saint Laurent, Paloma Picasso et autres célébrités du gotha à connaître. Témoin sincère (ou affabulateur, mais alors dans une moindre mesure), l'auteur ressuscite tout un monde désormais perdu, qui et le temps de son activité, put éprouver l'illusion d'être éternel en accrochant les étoiles. Il nous reste pour le pire et le meilleur des vérités bien pesées, si révélatrices de la personnalité de certaines légendes lyriques du siècle passé (Fedora Barbieri et **Leonie Rysanek**, June Anderson et Jane Rhodes, surtout **Beverly Sills**, la plus grande coloratoure – avec Caballé, du XXè : une mère attentive avant d'être une artiste déjà exceptionnelle…) ; tout cela ne s'invente pas mais a été vécu simplement. La preuve que la réalité dépasse souvent la fiction. A lire absolument.

Livre, critique. Gérard Mannoni : Une vie à l'opéra, souvenirs d'un critique (éditions Buchet-Chastel) – Format : 14 x 20,5 cm, 264 pages – prix indicatif :20€ – ISBN 978-2-283-03076-9 – Parution : septembre 2018

ONL. Remèdes de l'âme à Valenciennes



VALENCIENNES. Concert ONL, Remèdes de l'âme, le 26 oct 2018. Voilà une expérience hors des salles de concert et qui nous rappelle combien la musique peut soigner l'âme ; c'est même une initiative visionnaire et légitime car la musique a de toute évidence une vertu thérapeutique : toutes les études scientifiques l'ont prouvé. L'ONL Orchestre National de Lille le démontre et s'engage de cette voie : sous la direction de son premier chef invité, Willem de Vriend, les instrumentistes de l'orchestre offrent un concert pour la première fois réunis en formation symphonique, en milieu hospitalier, au **Centre Hospitalier de Valenciennes, ce vendredi 26 octobre 2018 à 15h.**

CONCERT « Remèdes de l’âme »
4ème saison décentralisée au Centre Hospitalier de Valenciennes
Vendredi 26 octobre à 15h
Hall du Centre Hospitalier de Valenciennes

Dans le cadre des actions de décentralisation culturelle de la scène nationale du Phénix
et du Centre Hospitalier de Valenciennes.

Au programme :

Bach : Suite pour orchestre n°3 en ré majeur (BWV 1068) (extraits)
Mozart : Symphonie 35 « Haffner » (KV 250)
Rameau : Les Boréades, Suite d’orchestre

LIRE ici notre **présentation de ce programme, qui les 24 et 25 octobre 2018 est donné à l’Auditorium le Nouveau Siècle de Lille sous le titre, l’Europe des Lumières** (et avec le Concerto pour harpe de Boieldieu / Soliste : Xavier de Maistre, harpe).